Jacques Borel

La Dépossession

Journal de Ligenère

Le Chemin

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1973.*

Extrait de la publication

« *La vérité de ce monde, c'est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir.* »

Céline.

« *La folie, c'est le déjà-là de la mort.* »

Michel Foucault.

Extrait de la publication

L'été 1958, à la suite d'une crise « dépressive » et de deux tentatives de suicide, ma mère, arrachée au coma, entrait à l'hôpital psychiatrique de la petite ville que j'appelle ici Ligenère, à plus de 800 kilomètres de Paris. Depuis, c'est là que, trois fois par an, je passe près d'elle une partie de mes vacances. A partir de 1963, dans le temps où approchait de sa fin un livre qui venait de m'être moins inspiré que révélé par elle, par sa vie, par son mal, par sa brutale chute, livre que je n'écrirais certes plus de la même façon aujourd'hui mais qui, me dévoilant à mesure la profondeur, que je ne soupçonnais pas telle, de mon attachement pour ma mère, délivrait aussi une écriture longtemps captive, mais ne la délivrait qu'en me découvrant ma propre angoisse, en l'accusant, en la forant, je commençai à tenir, irrégulièrement, un journal de chacun de ces séjours, sans avoir vraiment conscience du mouvement qui m'y poussait : désir de fixer des images, des mots, des attitudes, de les soustraire, pour plus tard, à l'éventuelle infidélité de la mémoire, besoin d'exorciser ou obscur désir, au contraire, de me déchirer davantage, de m'identifier en secret à cet être devant moi dont je contemplais, dont j'éprouvais peut-être, et désormais plus qu'elle-même, le lent supplice?

Ce que je n'ai pas non plus éclairci, c'est comment, dégonflé, le démon d'écrire, loin d'être tué dans l'œuf et comme voué au néant par une douleur essentielle, s'en était, à ma stupeur, à ma honte, trouvé un temps ravivé, cravaché. A ce prix, l'écriture? et comment alors ne pas s'insurger contre elle, ne pas être tenté de l'accuser, de l'étouffer? Il faut croire que ce n'en

Extrait de la publication

est pas assez du témoignage d'une déchirure ou d'un malheur, puisque tel est aussi l'opaque problème que, sans le résoudre, ou pas encore, posent ces notes.

1972.

Extrait de la publication

LIGENÈRE, PÂQUES 1960, PARIS

Ligenère, 14 avril 1960.

Ce mélange d'effervescence et d'hébétude, ces derniers hivers, deux hivers déjà, quand je rentrais de l'hôpital en longeant la voie. Je marchais à grands pas, le capuchon de mon duffle-coat rabattu sur la tête, c'est ce que presque tous les malades portent ici, je devais avoir l'air d'un fou moi-même. Plus qu'eux : eux, ou beaucoup d'entre eux du moins, n'ont pas l'air de fous. Un train arrivait, comme s'il fondait sur moi. A peine si je me rangeais un peu : il me semblait, un instant, que je m'anéantissais dans son grand bruit de vent et de ferraille.

Ce vide, aujourd'hui. Tout le long du chemin, je n'ai su que me répéter, mécaniquement, sans que la suite, une seule fois, surgisse, ce vers d'Éluard, d'un des poèmes écrits à l'asile de Saint-Alban :

J'ai pour la foudre chue un respect de vaincue.

Me répéter ces mots : « la foudre chue », sans pouvoir même me rappeler si c'est là le titre du poème lui-même, ou du recueil, d'une partie du recueil. Et ces mots ne faisaient pas non plus lever devant moi aucune image, pas même, peut-être, celle de ma mère que je venais de quitter.

Le premier Noël, les premières vacances de Pâques, puis-je avouer cela? mon déchirement ne me venait pas de ma mère, ou alors je ne le savais pas, mais de ce visage d'Aude que je

Extrait de la publication

voyais devant moi, en marchant, et qui reculait à mesure que j'avançais. Un poignant bonheur. Si proche, et comme hors d'atteinte. Comme si, ce qui m'étreignait, c'eût été l'espoir à la fois — ah! cet inguérissable désir d'être sauvé, ranimé par un autre! — et la certitude de la dépossession.

Ces images aussi, ces deux Noëls, le long de ces mêmes voies, qui m'assaillaient, ces images comme allégoriques, et auxquelles je ne pouvais trouver de sens. La première fois, elle était, jour après jour, revenue, c'était presque une image comme on en voit en rêve, je voyais, je croyais voir une grande main, au-dessus de moi, à mi-hauteur entre terre et ciel, un peu comme cette *Main de Dieu* de Rodin qui étroitement, tendrement se referme, comme un berceau, sur le premier homme et la première femme entrelacés. Elle se déplaçait avec moi et contenait pareillement, je les voyais à travers les doigts un peu disjoints, le corps d'un homme et d'une femme. Et soudain cette main s'ouvrait, elle lâchait les deux corps, qui tombaient, mais ils se dissolvaient avant d'avoir touché terre et je ne voyais jamais l'aboutissement de leur chute : ces deux corps seulement, séparés, qui descendaient avec lenteur en tournoyant et cette main ouverte et vide qui restait suspendue dans l'air. Puis, tout recommençait : la main à demi fermée de nouveau sur les deux corps, le desserrement, la chute inachevée, inaboutie.

Une autre fois, ce doit être le dernier Noël, c'était l'image d'une main encore, mais ce qu'elle tenait, cette fois, qu'elle secouait, d'un même geste lent et recommencé, c'était un cornet à dés. J'entendais le grelot des dés et il durait quelque temps avant que la main, à une petite distance devant moi, mais entre terre et ciel toujours, ne se décidât à renverser l'immense cornet qu'elle tenait obliquement, à lâcher les dés, et comme les corps alors ils tombaient au loin, mais sans que je visse davantage leur point de chute ni, par conséquent, les faces des dés et les points éventuellement marqués. Cela aussi avait recommencé sans fin, tout le trajet. Et moi, tout ce temps, je me répétais des formules toutes faites, mais sans, en somme, y adhérer vraiment, comme si tout cela, qui chaque jour pourtant se grave plus profond en moi, m'était soudain devenu extérieur et, paradoxalement, eût cessé de me concerner. Des formules comme : « Bien sûr, c'est ça, nous sommes

joués », ou : « Les jeux sont faits », ou encore : « Les dés sont pipés, tu le sais bien, tu l'as toujours su, dès le début. » Et celle-là enfin, que j'avais fini, las de la répéter, ou j'espérais peut-être que ce serait là l'amorce, ou la conclusion, d'un poème, par griffonner, une fois dans le train, dans mon agenda : « Je n'ai plus envie de tricher, même pour gagner la partie. »

*

19 avril 1960.

Mr. Hyde est le même que le docteur Jekyll, le même, tu le sais bien.

*

On est perdu peut-être dès qu'on ne sait plus mentir, — se mentir.

Ta mère, d'un seul trait, comme un lapin qu'on écorche, dépouillée de tout.

Combien de fois t'es-tu dit que cette face exsangue, ravagée, en elle, qui venait d'être mise à nu soudain et rien ne pourrait, jamais plus, la recouvrir, c'était l'âme même. Que, l'âme, c'est cela en nous qui aspire à mourir, qui, depuis l'origine, cherche la faille, cherche l'issue.

*

Paris, 25 novembre 1961.

Ce que tu appelles : le saugrenu.

Dès que la « raison » s'oublie, comme on dit d'un enfant qu'il « s'oublie », ou d'un malade qui ne contrôle plus ses sphincters, il est là. Pas étonnant si tu y tiens tant, à la « raison », si tu t'y cramponnes si farouchement. A d'autres moments, tu ne vois plus en elle que la « belle raison » qui nous sert d'alibi. Tu voudrais lui tirer la langue : tu n'oses pas. Tu es comme un gosse bien élevé avec sa gouvernante; il esquisse bien par-derrière, et encore, jamais jusqu'au bout, un pied de nez, et au moindre appel, hop! il accourt, il rentre dans le rang : il est dressé.

« Tu vois ce qui arrive quand on n'écoute pas sa mère! » Mais tu sais où elle est, toi, maintenant, ta mère.

LIGENÈRE, PÂQUES 1962, PARIS

6 avril 1962.

J'ai toujours eu tendance à considérer les suicidés comme des héros. Ainsi Pavese, après la lecture bouleversante du *Métier de vivre.*

Les veines ouvertes de ma mère. Ma mère dans le coma. Ma mère à Ligenère. Et toi, léger, inconsistant — inexistant — tu ne pressentais même pas, ce jour de juillet 1958 où ta mère entrait, pour la première fois, et d'elle-même, à la clinique, que ta vie venait, d'un seul coup, d'éclater et que les deux parts jamais plus, une couture, une banale cicatrice, ne se rejoindraient. Tu ne pressentais pas, par la faille terrible, quel chemin sans retour s'ouvrait pour toi, tu y es et tu n'en sais rien voir encore, ni où il te mène.

*

Ligenère, 19 avril 1962.

Ma mère me dit, tandis que nous rentrons lentement au pavillon, par les portiques : « Chaque soir, avant de m'endormir, je vois ton visage. Parfois, j'ai de la peine à te retrouver... »

*

Ce mot d'Aude, soudain, qui me revient : « Il n'est rien que vous n'ayez, toujours, détruit vous-même. » Et ma mère, est-ce donc moi, aussi, qui l'ai détruite?

Extrait de la publication

*

Ligenère, dimanche de Pâques, 22 avril 1962.

Ces mots, que je surprends, d'une malade à une autre, pendant que j'attends ma mère : « A quoi ça sert, de se lamenter? Après, on oubliera tout. »

*

Paris, 16 novembre 1962.

C'est donc ça, vivre, se couvrir un peu plus chaque jour d'inguérissables plaies!

Que faisais-tu avant, et où a-t-elle fondu, ton armure?

*

24 décembre 1962.

Ma passion des images. Oui, mais certaines de ces images, la plupart peut-être, étaient en réalité des images d'Épinal.

Et maintenant, sur quoi donne-t-elle, la déchirure?

*

Ces peuples qui, dans la folie, voyaient la sagesse, la vérité — et l'Occident qui a, depuis toujours, comme les lépreux, chassé, parqué les fous. Qui les a enchaînés, qui les a, parfois, torturés.

Horace, lui aussi, dès le premier été, en quittant ma mère, les larmes aux yeux : « Ce sont eux qui ont vu le vrai. » Et moi, tout ce temps, je soufflais à ma mère des mots d'espoir, j'essayais d'y croire moi-même. « Tu guériras, il faut guérir, vouloir guérir. Tu verras, tu seras bientôt sortie »; elle hochait la tête, elle souriait : comment n'aurais-je pas eu le sentiment, nous faisions semblant, elle et moi, de mentir? Depuis, la certitude, je n'en ai pas d'autre, que Ligenère est le vrai lieu, le seul où la vraie face, comment m'en détournerais-je, chaque fois plus avant se découvre; que c'est en repassant les grilles que je rentre dans le monde de l'inane, du futile — pis : du mensonge.

LIGENÈRE, SEPTEMBRE 1963, PARIS

Mardi 3 septembre 1963.

Je pars demain matin pour Ligenère. Mon temps est très morcelé là-bas par mes visites à ma mère, les après-midi que je passe avec elle, les repas mêmes, à l'hôtel toujours si longs. Je me dis pourtant, avec une espèce de superstition, que c'est là-bas peut-être que j'achèverai ce livre, et c'est comme si une boucle encore, dans le temps, dans l'espace, allait se boucler. Ligenère est devenu comme le point fixe de ma vie, l'incitation, sans cesse, à un cruel retour. Ma vie, un jour, a buté là : gauchie, déviée, ou par là au contraire remise dans ses propres rails, c'est *cela* désormais, comment pourrais-je en douter, qui ne cessera plus de l'orienter. Né de là, ce livre, et comme ma mère elle-même, il ne peut finir aussi que là. Puis, une superstition inverse me retient : ces dernières pages, emplies tout entières par Ligenère, par le cycle monotone et poignant de nos revoirs, puis-je justement les écrire dans ce lieu même, à son côté, et les vivant?

*

A peine pourtant changerai-je de lieu, de rites, et c'est le souvenir de Ligenère qui m'escortait dans ces visites, tout cet été, faites à Saverne, à la maison de santé de la rue..., puis à C. Ce n'était qu'une façon peut-être de me retrouver à Ligenère, et en me penchant vers ce visage amaigri, torturé, vieillissant, c'est vers l'image de ma mère encore que je me

Extrait de la publication

penchais en secret. « Que sont mes amis devenus?... » Aussi seul qu'elle, Saverne; sa famille prend des vacances sur l'océan; il n'aurait pas eu, sans les miennes, une visite; et si Madeleine et moi ne l'y avions accompagné, il aurait dû faire seul, au sortir de la clinique, hébété, titubant, le voyage de C.

*

Ces « interrogatoires » auxquels, enfant, adolescent, je soumettais ma mère. Que de fois, à Ligenère même, tendre à la fois, tyrannique, déraisonnable, inchangé, change-t-on jamais, j'ai continué. Et saurai-je cet été, au moins sur certains sujets, m'imposer silence? Cette passion en moi, depuis l'enfance, de tout connaître de l'autre. Certains pauvres éclaircissements sur son premier mariage, sur nos ascendants du côté Lohénec, sur ce prêtre de Saint-Brieuc qui, jeune fille, la pelotait, c'est à Ligenère que j'ai achevé, je crois, de les lui arracher. Et j'allais dire qu'il n'y a pas de plus inconscients, de plus impitoyables bourreaux que les « tendres », si ces retours chaque fois ne nous avaient rapprochés, ne l'avaient, en ressuscitant peut-être nos intimes causeries de jadis, comme ranimée elle-même.

*

L., 5 septembre 1963.

Le sentiment que, l'essentiel, ce qui avait en secret gouverné ma vie depuis toujours, c'était, dès la petite enfance, mes relations empêchées, mutilées, avec ma mère, ne m'est apparu qu'extraordinairement tard, et dans une espèce, oui, je ne trouve pas d'autre mot, de brève illumination : ici même, dans le parc de l'hôpital, au bord du lac, le premier été, je crois, après l'internement de ma mère (car je me rappelle que M. L., était avec nous ce jour-là, et qu'elle marchait un peu en avant avec Madeleine). Un coup au cœur, physique, précis, repérable, douloureux, localisé; j'avais dû m'arrêter, et j'avais presque chancelé, tendu instinctivement la main vers un arbre — un bouleau — pour me retenir. Une seconde, la même sensation que cette fois, la seule, inoubliable, où, à la clinique de Neuilly, je m'étais évanoui.

Puis, aussitôt, comme si cette fulguration n'eût pas été,

Extrait de la publication

si elle n'eût laissé aucune trace en moi, repris, brassé de nouveau, jusqu'à ce matin, il y a deux ans, par la grise coulée uniforme des jours.

Quelle longue erreur, quel aveuglement ou quelle fuite, ma vie! Tout, chez moi, se passe à l'obscur, là où ma raison, ou mon intelligence, qui toujours se trompe et m'a toujours trompé sur tout, n'a que malaisément accès. Aussi, quel long chemin toujours — tout ce temps qui me semble mort et pendant lequel je désespère — entre la sensation ou l'émotion et la conscience que j'en prends, entre l'instinct et l'intelligence, entre le secret avertissement qu'il s'est bien passé quelque chose d'essentiel et la résurgence au grand jour, — partant, entre la conception et la réalisation.

(Ajouté plus tard.)

Un révélateur, la maladie de ta mère, oui. Mais cela seul? Et n'as-tu pas songé que tout cela, depuis, pouvait être, *aussi*, ta propre création, jusqu'à cette lumière jetée sur ta vie, mais jusqu'à la place démesurée, peut-être, accordée à cet amour même? Car il n'y a pas eu que l'internement et la séparation : il y a eu ce livre que tu as écrit. Ce que, en écrivant, il te semblait découvrir, dans la même mesure tu le créais, tu l'orientais. Tu n'es plus le même depuis l'ensevelissement de ta mère à Ligenère, c'est vrai : mais tu n'es plus le même non plus depuis ce livre, et ce n'est pas d'une « prise de conscience » seulement qu'il s'est agi. Tu n'es pas aussitôt devenu cet autre, tu as beau le tenir aujourd'hui pour le seul vrai en toi, qui si longtemps avait tardé à t'apparaître, et ce n'est pas celui-là, pas tout à fait, que tu aurais pu, aussi bien, devenir. Ta souffrance, ton amour pour ta mère n'ont pas été forgés par ce livre, mais c'est en l'écrivant que tu leur as, et à ta vie même, donné ce sens, irréversible. Changée pour toi, ta mère elle-même, et celui qui, depuis, revient à Ligenère, n'y rejoint pas non plus le même être.

*

L., soir du 5 septembre.

Quand ma mère vient déjeuner avec moi à mon hôtel, nous montons ensuite dans ma chambre pour qu'elle puisse

Extrait de la publication

y faire sa sieste, comme elle en a pris l'habitude à l'hôpital. Curieusement, j'éprouve toujours une impression de gêne alors, de vague culpabilité; je ne traverse pas sans malaise, pour gagner avec elle l'escalier, la salle du restaurant : si absurde que ce soit, il me semble que les gens qui sont là, assis à ces tables, nous suivent des yeux, et qu'ils doivent trouver ça bizarre, ce monsieur assez jeune encore qui monte dans une chambre d'hôtel avec cette vieille dame. Ce chemin entre les tables, il me semblerait plus facile, plus naturel, plus normal de le faire avec une fille; et je me dis confusément qu'eux aussi, ces gens qui nous regardent ou s'en fichent, trouveraient cela plus naturel, plus normal; qu'ils doivent, comme moi, s'interroger, s'étonner. Belle manne, je m'en rends bien compte, pour un psychanalyste. Une ou deux fois, ou est-ce que j'en remets, c'est à cet hôtel de Montparnasse où j'avais échoué une nuit avec Sabine que j'ai pensé; nous n'étions très fiers ni l'un ni l'autre; peut-être se sentait-elle à peine moins coupable que moi : quelle glu, quelle maladie! et moi, c'est le fantôme de Blonblon et des années sordides de la Bastille, me quittera-t-il jamais, que, une fois de plus, je traînais après moi dans l'escalier.

*

Je rentre de l'hôpital, sans m'être, cette fois, ingénié à varier par un détour ces quelques pas sur la route, Quel tissu d'habitudes, ici, avec lesquelles je renoue à chaque séjour : comme si la douleur dût en être amortie, et elle ne l'est pas; elles sont, ces habitudes, la douleur même.

Ma mère aura soixante-treize ans le 17 janvier; elle a vieilli; elle ne marche plus qu'à petits pas traînants. En a-t-elle conscience? Elle me rapporte, avec une espèce d'humour, ce mot d'une de ses voisines, dont j'imagine que, sur le moment, il l'a peinée : « Eh bien, vous en avez pris, un coup de vieux! »

« Tu devrais déchirer mes lettres, me dit-elle; elles sont si insignifiantes, si vides. » Vide : c'est ce mot qui lui vient, sans cesse, depuis qu'elle est ici, pour exprimer son état. Non, mais plutôt c'est la même lettre toujours, c'est comme si je l'avais lue déjà et, ces enveloppes jaunes, je pourrais presque ne pas les décacheter. J'en détruirai, sans doute; je n'en garderai

Extrait de la publication

que quelques-unes, où me frappe, soudain, un détail plus émouvant, où ma mère, miraculeusement, semble avoir retrouvé son allant ou son accent d'autrefois. Je les ai, jusqu'à présent, gardées toutes. C'est que j'ai toujours peur que celle que je viens de recevoir ne soit la dernière. Et il lui arrive maintenant de passer trois semaines sans m'écrire. Sur elle-même, malgré mes questions, jamais rien : c'est ici qu'elle m'apprend qu'elle souffre de diarrhées depuis un mois et qu'on l'a mise au régime.

Vieillie, diminuée, Madeleine, passée la voir au retour de la mer me l'avait dit, et elle est plus éteinte encore que naguère. De plus en plus mornes, nos rencontres. Peut-on avouer cela : c'est de l'ennui, souvent, que j'éprouve près d'elle. Comme si, dans ce sombre royaume, un autre temps aussi régnait : gris, accablant, immobile; et il m'arrive de guetter l'heure avec une sourde impatience, de me sentir soulagé quand six heures approchent et que le moment est venu enfin de la reconduire. Coupable? Ce n'est pas de m'éprouver coupable qui me met pourtant, à cette minute même où j'écris ceci, les larmes aux yeux. Il y a eu ce silence, ces lentes heures, cette poix d'ennui, et mon amour, intact, déchirant, à toutes les « intermittences » survivant, je n'ai pas même besoin, pour le reconnaître, de ce soc dans ma poitrine, est là toujours.

Que dirions-nous? Elles sont vite données, les « nouvelles ». Chaque fois, elle se plaint d'avoir la « tête vide », la nuque douloureuse, de sentir qu'elle n'a « plus aucune intelligence ». Elle se plaint, non : elle me le dit, simplement, doucement, d'un ton uni et morne, résigné, parce que je lui ai demandé comment elle se sentait, si elle se trouvait un peu mieux. « Je souffre », m'a-t-elle dit cet après-midi. J'aurais voulu comprendre, moi aussi éprouver, faire éclater cet intolérable cloisonnement de la souffrance. Je l'ai interrogée, gentiment. Comme si elle avait pu, sur son mal, m'éclairer, s'éclairer elle-même! Comme si elle avait pu m'« expliquer »! C'était près de l'allée de bouleaux qui longe le lac, dans sa partie la moins large, près de la petite île aux cygnes; elle m'a dit : « Que puis-je te dire, mon petit? C'est une très grande souffrance morale de me sentir dans cet état. »

La distraire? Comment? Inventer des histoires, parler, parler, de tout et de rien, comme on dit? Je ne peux pas. Je

Extrait de la publication

lui demande, quand elle fait allusion à son ennui, à la lenteur du temps, à quoi elle pense, tous ces jours où je ne suis pas là, et qu'elle est seule : « A rien, à rien, me répond-elle d'abord, j'ai la tête trop vide. » Puis : « Si, je pense à toi, je te vois, j'évoque ton image, tu m'apparais. » Certaines de ses paroles, quand nous nous promenons dans le parc, sous les portiques, comme si j'avais peur de les laisser perdre ou qu'elles ne risquent de se métamorphoser en moi, de resurgir un jour trahies, adultérées, il m'arrive de m'arrêter et de les noter, dans l'instant, sur mon calepin. Je lui dis alors qu'une idée vient de me venir, pour un article, pour un poème. Elle m'attend, elle reprend mon bras; me croit-elle? Ou c'est quand nous sommes assis à la buvette, ou à l'hôtel : elle ne me demande jamais rien.

Un peu plus tard, elle me dit — mais une autre fois déjà, il me semble, elle avait fait, avec le même étonnement, la même remarque : « C'est étrange, je ne rêve jamais à toi, moi qui y pense tant. » Et elle ajoute, elle trouve toujours ses rêves absurdes : « Cette nuit, j'ai rêvé de Hitler, mais je ne me rappelle plus mon rêve. Je rêve pourtant assez souvent, mais jamais à toi, jamais... » Et il y a, dans ce jamais, tout un regret. Comme si elle ne pouvait comprendre, entre le jour et la nuit, ce schisme, cette trahison. Moi non plus, je ne rêve jamais à elle. (Plus tard, je me suis dit, avec un frisson, que peut-être, Hitler, dans ce rêve, c'était moi...)

Nous avons fini la soirée à la buvette de l'hôpital. Elle était assise en face de moi, je la regardais : ses tempes se sont encore creusées; elles sont, maintenant, oui, concaves, comme celles de Saverne au plus aigu de son mal.

Une jeune femme assez belle, grande, rousse, l'air assez excité, s'est approchée de moi en souriant, la main tendue : « Bonjour, Monsieur, comment allez-vous? » Je lui ai serré la main, je ne sais trop ce que je lui ai répondu; je ne l'avais jamais vue. Elle devait, il est vrai, connaître ma mère. Folle et pourtant *sexy*, comme disent si crûment, si ignoblement les Anglo-Saxons; folle, et pourtant désirable. Et que de fois ne me suis-je pas surpris à regarder la jeune malade de L. comme j'aurais fait, dans un café, dans la rue, de toute fille un peu jolie. J'étais même vaguement déçu, je l'ai dit à ma mère, de ne pas la voir aujourd'hui à la buvette. « N'est-ce pas

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JACQUES BOREL

La Dépossession

Journal de Ligenère

Trois fois par an, depuis 1958, l'auteur de *L'Adoration* et du *Retour* passe quelques jours de vacances auprès de sa mère entrée à l'hôpital psychiatrique de Ligenère pour un séjour qui devait, en principe, être de courte durée. Dès 1960, il tient un journal lors de chacun de ces séjours. Éloigné de sa mère, il n'a jamais été si proche d'elle. Obsédé et fasciné par son état il note le moindre événement de ces visites qui se déroulent selon un rite presque immuable : les arrivées à l'hôtel, les promenades dans le parc, les rencontres avec les autres malades, les cadeaux, les déjeuners à l'hôtel, les siestes. Les dialogues entre la mère et le fils plongent dans le passé, mais il arrive qu'ils se heurtent à la fatigue et aux absences de mémoire. Chaque visite ranime le désespoir de l'auteur de ne pouvoir arracher sa mère à l'hôpital, de la voir s'enfermer avec une résignation et une discrétion parfois intolérables dans un réseau d'habitudes rassurantes, au-delà de l'espoir ou du désespoir, et sans aucune perspective d'avenir.

La blessure de ce drame inspire à Jacques Borel une longue méditation sur la rencontre de la littérature avec la folie et la mort. Ainsi se construit un grand livre centré sur un univers dévasté. Une vie et une œuvre sont jour après jour remises en question à travers les tourments d'une âme assaillie par l'angoisse, la souffrance et la révolte.

Jacques Borel, né à Paris en 1925, a été professeur d'anglais avant de se consacrer à sa vocation littéraire. Le prix Goncourt lui a été discerné en 1965 pour L'Adoration.

9 782070 284085 73-II A 28408 ISBN 2-07-028408-5

Extrait de la publication